

## **Colloque ASCOMED Amiens les 5, 6 et 7 juin 2024.**

### **« De un à tous et de tous pour un : Quand l'individuel interroge le collectif à l'École »...**

**Nicole CATHELIN**

Lors de mon intervention à votre dernier colloque en juin 2023 à Grenoble, j'avais évoqué la crise de l'école prise dans les bouleversements sociétaux depuis le milieu des années 1970, marquant la fin des Trente glorieuses de l'après-guerre. Pour mémoire j'en avais cité cinq : la mise en place du collège unique (1975) et évolution de la société qui commence son émancipation du modèle strictement patriarcal ; l'importance prise par le capital humain qui remplace le capital foncier, mettant en avant l'importance du diplôme ; les progrès médicaux et technologiques qui dans les années 1990 marquent le développement des neurosciences et enfin à partir des années 2000, les mondes numériques avec les réseaux sociaux en 2010.

J'avais également évoqué la montée de l'individualisme dans une société refusant le modèle patriarcal et s'orientant vers un modèle horizontal des relations qui loin d'évacuer la violence en cherchant à « tuer le père » la déplace sur de possibles relations fratricides.

C'est donc à partir de ces deux angles de compréhension de l'évolution sociétale : les points de fragilisation de la société dans laquelle se situe l'École et l'horizontalisation des relations humaines en son sein, que je développerai mon propos afin de répondre à la demande qui m'est faite de trouver des pistes pour faire cohabiter besoins individuels des élèves et organisation groupale.

Si je suis revenue sur ces cinq évolutions qui ont fragilisé la société et par voie de conséquence l'école, c'est parce que le fait qu'elles se soient déroulées dans un temps très court ( à peine 40 ans, de la fin des années 70 aux années 2020) et qu'elles concernent de nombreux domaines a généré une vive angoisse et la brutale perte de repères qui n'avaient alors que peu évolué depuis un siècle. Or, l'angoisse suscite immédiatement des mécanismes de protection afin de retrouver un équilibre psychique. Quant à la perte de repères, elle aussi anxiogène, elle a pour conséquence des difficultés à se projeter dans un avenir serein permettant l'épanouissement de l'individu. Elle induit de ce fait un recentrage sur l'ici et maintenant, avec une méfiance quant aux possibles entraves dans ce projet à court terme. Là où l'individu pouvait s'appuyer sur le cadre rassurant pour s'y inscrire, en développant ses propres talents, besoins et envies, désormais, l'individu souhaite créer son propre cadre puisqu'il n'y a plus consensus et du fait de l'horizontalisation de relations, l'autre devient celui qui est susceptible d'entraver ce projet. J'avais évoqué le temps et l'espace. Le premier modèle sollicitant la temporalité et le second la spatialité. L'angoisse de l'avenir est de plus redoublée de l'inquiétude pour le réchauffement de la planète et ses

conséquences environnementales et économiques. Inquiétude qui redouble une préoccupation du rapport à l'espace désormais central dans notre modèle actuel.

L'angoisse due à la peur de l'avenir du fait de la perte de repères empêche les individus de se projeter et de se représenter un avenir. Elle constitue désormais l'arrière-plan de toute réflexion sur les institutions, considérées non seulement comme décevantes, mais entravantes au projet de réalisation de soi.

La lutte contre l'angoisse, avant qu'elle ne devienne envahissante, paralysant la personne, passe souvent par plusieurs mécanismes de recherche du retour à l'équilibre. Le premier est la colère, de préférence contre un tiers extérieur dont il est facile de pointer les manquements, la seconde est l'action (demander un rendez-vous, écrire un courrier, voire penser à porter plainte). Les deux sont souvent associés en première intention. Lorsque ces mécanismes ne parviennent pas à ramener la tranquillité, arrive un sentiment d'isolement et d'inquiétude sur les origines de l'angoisse. Il convient alors de se rassurer sur sa légitimité. Il faut trouver d'autres personnes qui vivent la même chose. Ainsi, colère, action et partage d'expériences communes réalisent un puissant antidote à l'angoisse et au sentiment d'impuissance qui est son corollaire.

De plus en plus de parents sont confrontés à ces situations anxiogènes, en particulier lorsqu'ils ont des enfants à besoin particuliers.

L'autre point que je voudrais développer s'inscrit dans l'autre axe de ma réflexion, l'horizontalisation des relations sociales avec le refus du modèle patriarcal, l'individualisme et la possible lutte fratricide. Il s'agit du glissement progressif de l'élève à l'enfant. Je l'avais brièvement abordé l'an dernier à propos de la remarque de Philippe Meirieu sur les propos d'Anatole France « la blouse, aube laïque de l'enfant ». C'est pourtant un ministre respecté de l'Education nationale, qui en 1989 avait lui-même amorcé cette évolution, lorsqu'il disait, avec la réforme des cycles, vouloir mettre l'élève au cœur du système scolaire.

Implicitement il prenait en compte les besoins développementaux des enfants, pas seulement ceux des élèves. Cette évolution était inévitable depuis le changement de statut de l'enfant au sein de la famille. Choisie et non subie, la venue d'un enfant n'était plus une contrainte mais l'espoir pour chaque parent de l'élever pour faire fructifier ses talents afin que ses choix de vie soient personnels et puissent le rendre heureux.

Le ministre ne faisait donc qu'inscrire cette évolution sociétale dans le fonctionnement de l'école. L'élève est du côté de la reproduction, des valeurs de transmission verticale de type patriarcal alors que l'enfant est du côté de la singularité de l'individu, dans un modèle plus horizontal.

Enfin le dernier point, qui contribue à alimenter ma réflexion sur ce deuxième axe, celui de l'individualisme, que j'avais également évoqué l'an dernier, concerne les progrès de la science et de la technologie d'imagerie médicale qui ont, eux aussi, contribué à recentrer la compréhension des troubles sur le seul neuro-développement au lieu d'en considérer la

complexité au sein d'un réseau d'influences à la fois relationnelles et d'équipement neurocognitif.

Le tableau commence à se dessiner.

La perte de repères et l'évolution sociétale rapide créent de l'angoisse qui génèrent des mécanismes de protection. Le changement de modèle sociétal vers une horizontalisation des relations recentre sur la nécessité de se différencier de l'autre, possible rival. Le groupe structuré n'est plus au cœur de l'organisation sociale, c'est l'individu qui prime. La recherche de son épanouissement personnel va d'ailleurs lui servir de lutte contre l'angoisse dès lors qu'il pourra projeter son ressentiment sur les groupes structurés et les institutions vécues comme entravantes à ce projet, car issus du modèle patriarcal. Les progrès de la science et de la technologie ont conduit à des découvertes dont les résultats ont été analysés à la seule aune de l'individu. Les troubles proviennent exclusivement de l'équipement neurobiologique de l'individu ou sont dus à la mauvaise qualité de l'environnement physique (pesticides). Ils ne peuvent en rien être corrélés aux relations avec les autres, même si le concept d'épigénèse tente de rééquilibrer cette compréhension.

Et l'école dans tout cela ? Captive d'une société à laquelle elle appartient, elle écope de plein fouet de toutes ces transformations, de l'angoisse ambiante et des revendications de l'individu devenu méfiant, pour ne pas dire plus, à l'égard des institutions.

L'école est donc sommée d'accueillir des enfants afin qu'ils soient éduqués et s'épanouissent et dans le même temps de faire progresser des élèves en vue de l'obtention d'un diplôme, sésame d'une vie réussie. 80% d'une génération doit accéder au baccalauréat avait dit Jean-Pierre Chevènement en 1985.

La notion d'échec scolaire a fait long feu. Je ne l'entend plus guère alors que cette notion mettait au cœur de sa représentation un réseau de relations : celle du maître et de l'élève, celle des attentes des adultes et de la société à l'égard des apprentissages des enfants, celle des élèves entre eux au sein du groupe. Ou plus précisément devrais-je dire je l'entends encore, mais dans un autre contexte, celui de la médicalisation de l'échec scolaire comme le dit Stanislas Morel en 2014 dans son ouvrage éponyme. L'échec scolaire est plus souvent désormais associé aux troubles du neurodéveloppement non pris en compte ou à des manifestations anxieuses comme la phobie scolaire. Or, de mon point de vue cette médicalisation est un obstacle à l'interrogation sociétale de la place de l'école dans la société, c'est-à-dire sur les contenus des savoirs, les méthodes d'apprentissage, la relation enseignant-enseigné.

Le déséquilibre vers une compréhension médicale prend désormais le relais de la « théorie du milieu » chère à la justice des mineurs de la fin du XIX<sup>sc</sup>. qui soutenait que les enfants échouaient, avaient des troubles du comportement ou devenaient délinquants en raison d'un milieu éducatif défaillant. Cette théorie constituait déjà un progrès par rapport à la précédente de la tare, héréditaire, du milieu du XIX<sup>o</sup>. Si l'impact du milieu a permis de faire des enfants les victimes de leur environnement, il a également connu de revers avec la psychanalyse qui a pu laisser croire que la totalité des troubles des enfants étaient liés à la

relation avec leur famille, les parents en particuliers. On voit ainsi que les théories se succèdent, la tare, le milieu et maintenant l'individu lui-même. Certes, cette succession nous a permis d'acquérir plus de maturité et d'avoir désormais une compréhension intégrative des troubles entre les relations familiales et l'individu, mais cette compréhension a encore du mal à intégrer une troisième dimension, celle plus large de la société, des institutions et de leur fonctionnement.

La crise sociétale que suscite l'arrivée des mondes numériques avec les réseaux sociaux devrait pourtant nous y contraindre, mais l'évolution est tellement rapide que nous peinons à l'intégrer. A cet égard, je constate une présence de plus en plus fréquente de philosophes, sociologues, voire d'anthropologues dans nos journées scientifiques de pédopsychiatrie. Des sociologues parlent de sociétés qui désormais évoluent vers le divertissement alors que les précédentes se structuraient autour de l'effort, sous-tendues par le poids de la religion qui promettait le ciel après une vie de labeur. Les mondes numériques ont trois écueils : l'hyperstimulation permanente tournée vers le plaisir (cf. l'instabilité des enfants qui réclament sans cesse plus de stimulations pour lutter sans doute contre un sentiment de vacuité psychique et sensorielle), celui de l'immédiateté et celui de l'absence de confrontation au corps de l'autre.

Or, l'école telle qu'elle est construite actuellement sollicite ces deux derniers aspects. L'immédiateté s'oppose à la répétition et à l'effort, au fait de ne voir le résultat de ses efforts que des années plus tard dans le cas des connaissances acquises. Quant à la question du corps, on le sait, une de ses dérives est la violence, par manque de repères pour comprendre le langage corporel qui fait de nous des êtres sociaux. Ainsi dégagés du rapport au corps réel de l'autre (l'instrumentalisation du corps par trucage de photos par exemple étant une forme de non prise en compte du corps de l'autre), le psychisme peut se déployer sans contrainte et conduire par exemple au déchaînement de violences sur la toile.

Alors comment faire ?

En préambule, je préciserai ce que nous savons tous mais qui a besoin d'être rappelé. La vie est changement et l'immobilité est mortifère. Nous sommes tous sommés d'accepter de vieillir et l'humain cherche sans cesse à modifier son environnement. Toutefois, le rythme de ces changements doit être tempéré pour nous permettre de nous y adapter afin de le voir comme un progrès, une évolution positive et non un fracas de mise à mal de nos modes de vie antérieurs. Or, il se trouve, là aussi c'est un truisme que l'évolution de notre monde s'est considérablement accentuée au cours de ces cinquante dernières années, au point, pour certains, de vouloir le freiner pour que plus rien ne bouge, voire même, afin d'assurer cette fixité, que l'on revienne à des temps antérieurs (c'est ce qui se passe avec les crises mondiales actuelles, le nationalisme, le retour du religieux, de la morale austère et punitive). Il va donc falloir accepter que les choses ont changé, et intégrer ces changements en étant capables d'avoir un regard à la fois positif sur cette évolution et critique pour garder la main sur une évolution trop débridée. Si la question de la formation pour se mettre au niveau de connaissances nouvelles est centrale, en revanche, on ne peut ni intervertir, ni instrumentaliser le rôle de chacun. Ceci est important car une prise en compte

un peu distraite de ce postulat conduit à des campements sur des positions fixistes, entravant la nécessaire adaptation au changement.

Le médecin de l'éducation nationale, en tant que médecin, non pédagogue, ne devrait s'occuper que des enfants, pas de élèves. Or, on lui demande de certifier un trouble médical afin que l'enseignant sache comment enseigner à l'élève.

D'emblée on induit une situation déséquilibrée, de préséance et d'autorité. Alors que la question fondamentale est comment faire apprendre cet enfant, la première condition est l'avis du médecin. On comprend que nombre d'enseignants se sentent dépossédés de leurs attributions. La réponse du « on n'est pas formés » est d'ailleurs souvent une réaction défensive à cette injonction sociétale.

Tout le monde est donc mis en porte-à-faux dans cette situation, médecin, comme pédagogue, sans parler de l'enfant qui ne sait plus comment il doit se considérer : est-il un élève de son professeur, alors que ce dernier ne lui enseigne pas toujours les contenus, du moins pas directement, puisque c'est souvent l'AESH qui s'en charge, est-il un enfant à besoins particuliers nanti d'un certificat médical qui le différencie de ses camarades ?

L'école inclusive semblait pourtant avoir un début de réponse avec les ULISS. Elève le matin avec d'autres élèves de même niveau mais pas forcément de même âge, enfant l'après-midi avec les enfants du même âge pour poursuivre son développement psychosocial. Mais ce modèle tend à devenir obsolète en raison du manque de classes et d'enseignants spécialisés, d'une part et d'une revendication des usagers d'autre part, refusant ce qu'ils considèrent comme une stigmatisation.

Pourtant, c'est en respectant les champs d'intervention de chacun mais en les faisant dialoguer qu'on respectera le mieux les besoins des élèves et des enfants.

Ainsi, le médecin de l'EN devrait récolter le maximum de renseignements sur la vie de cet enfant en famille, dans ses clubs sportifs, ses relations avec les autres, son caractère etc., cela permettrait d'avoir une idée du caractère et du comportement de l'enfant.

Quant au pédagogue, il devrait pouvoir évoquer avec le médecin l'organisation de sa classe, la manière dont il perçoit cet élève et ce devrait être ensemble qu'ils devraient remplir le document listant les aménagements. Ce ne devrait pas être seulement à la MDPH de fixer l'attribution des aides. Son rôle est important car c'est l'organisme qui ordonne les dépenses occasionnées, mais les documents qu'elle édicte ne doivent servir qu'aux organismes payeurs pas aux professionnels de terrain. Ils ne devraient pas s'appliquer de façon autoritaire pour ne pas dire comminatoire, sans aucune concertation entre le médecin EN et l'enseignant. A chaque fois que c'est possible, il faut prendre le temps croiser les regards entre des deux professionnels et dans l'idéal il faudrait proposer la synthèse aux parents et donner une date d'évaluation du plan de compensation afin d'impliquer les parents. Je sais que cette organisation demande du temps et que, de ce fait, d'une part le faible nombre de médecins de l'éducation nationale, face à la montée des demandes, rend mon propos quelque peu irréaliste, mais l'idée est celle-ci : un partenariat entre médecin et pédagogue, pas une relation de préséance où l'un dit à l'autre ce qu'il doit faire alors que ce n'est pas son métier. Cette cohésion des professionnels limiterait également l'anxiété

parentale, qui par peur que le plan de compensation ne soit pas mis en place, risque d'aboutir à l'opposition entre les professionnels en les montant les contre les autres. L'autre entrave à cette proposition, que beaucoup intellectuellement peuvent partager car elle est frappée au coin du bon sens, est que, si cette organisation est décrétée en haut lieu pour redescendre vers la base, elle va immédiatement être considérée comme issue d'un modèle d'oppression de type patriarcal alors même qu'il y a une demande claire de directives, donc de décisions venues d'en haut. L'humain serait-il paradoxal ? Il veut simplement être protégé (« j'exécute une décision qu'on m'impose, ce qui me dédouane de la responsabilité de ce choix ») tout autant qu'être respecté dans sa créativité (« je m'adapte en fonctions des besoins, ce qui fait de moi un acteur et non un simple exécutant »). Or, ces deux besoins sont de plus en plus grands dans notre société et génèrent un tiraillement difficile à maîtriser.

Ce que je vous propose ici devrait donc venir de la base et non du haut pour que cela soit accepté. Il faut que les acteurs de terrain aient le sentiment que l'idée vient d'eux pour qu'ils y adhèrent. Sa formalisation ultérieure pose alors moins de problème.

L'autre point que je voudrais aborder pour terminer mon exposé est la question du soutien des personnels qui travaillent auprès des enfants. Ma formulation est volontairement extensive pour englober à la fois les personnels soignants et les personnels enseignants. Passer de l'individuel au collectif est le propre de l'humain qui a à la fois besoin de se retrouver seul dans son intimité et de la relation avec les autres. Or, ces passages, naturellement rythmés dans le quotidien, peuvent poser problème dans le cadre d'un travail, quand le groupe n'est pas choisi et qu'il peut nous mettre à mal, dans nos valeurs, notre fonctionnement.

Il y a dans la salle, une amie et un médecin de prévention et conseiller technique de recteur qui a co-animé pendant 17 ans un dispositif de soutien aux enseignants de l'élémentaire, du secondaire et même aux chefs d'établissement. Je vous renvoie pour ceux et celles qui ne l'auraient pas encore lu à cet ouvrage que j'ai coordonné, hélas paru quelques mois avant la pandémie de la COVID, en novembre 2019 : « Guide pour des partenariats entre école et pédopsychiatrie » édité chez ESF, dans la collection de Philippe Meirieu.

L'idée est de développer dans tous les collectifs, en particuliers dans les métiers d'aide, du soin et de l'éducation, des temps de groupe entre encadrants alternés avec des temps individuels afin de répondre aux inévitables questionnements sur son travail, son engagement. La médecine a été pionnière en la matière avec les groupes Balint des médecins généraliste, la psychiatrie aussi qui ne saurait fonctionner correctement sans réunion de synthèse, de supervision, de reprise de situations dans un esprit d'entraide et non de jugement. C'est sur ce modèle qu'il faudrait l'intervention des médecins de l'éducation nationale, à la fois du côté des élèves et du côté des adultes.

Mais surtout, face à cette hyperspécialisation des troubles que les neuropédiatres ou neuropsychologues se disputent, les médecins de l'éducation nationale perdent leur crédit déjà bien entamé, du fait de leur faible nombre, d'une représentation surannée de leur fonction et de leur formation.

C'est la raison pour laquelle il serait souhaitable de leur permettre de s'ouvrir à d'autres collègues en dehors de l'institution pour faire le lien entre l'apprentissage et le soin lorsque la pathologie vient interférer dans leur acquisition. Je pense bien entendu à la pédopsychiatrie pour laquelle ils seraient un partenaire de prévention et d'articulation entre l'école et le soin, tant du côté des adultes que des enfants.

## Conclusion

Je terminerai mon propos en vous disant que face aux bouleversements, la seule manière de les surmonter est l'action, la créativité, chacun à son niveau, mais à partir de la compréhension des enjeux du terrain. C'est pour cela que j'ai pris le temps de vous les rappeler dans ma présentation.

Il ne faut pas attendre un salut qui viendra d'en haut et réglera, organisera les choses ; la valse des réorganisations qui se succèdent en montre la vanité. Je vous encourage donc, dans chaque académie, à poursuivre ce que vous faites déjà, car dans tous ces liens qui doivent se tisser pour que la toile soit solide et résistante, la seule variable est l'humain. Toutes les actions entreprises sont personnes dépendantes, ce qui en fait sa fragilité mais aussi sa richesse. S'inspirer de ce que les autres font pour les adapter à son environnement est certainement la meilleure façon de garder le lien au sein du groupe tout en encourageant la créativité des individus.